



LES IDEES PEDAGOGIQUES

DE

GOETHE

T A B L E D E S M A T I E R E S

TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I Les Idées pédagogiques de Goethe et la critique allemande et française.....	28
CHAPITRE II La formation personnelle de Goethe...	51
CHAPITRE III Goethe et la pratique de la Pédagogie..	98
CHAPITRE IV Les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister	121
CHAPITRE V Les Années de Voyage de Wilhelm Meister..	163
CHAPITRE VI La Province Pédagogique	235
CHAPITRE VII L'Education des Filles	280
CHAPITRE VIII Le Climat pédagogique à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle	312
CHAPITRE ix Goethe Pédagogue	358
CHAPITRE X .Originalité et Actualité des Idées pédagogiques de Goethe	440
CONCLUSION	498
BIBLIOGRAPHIE	506
INDEX des NOMS PROPRES	511
INDEX des MATIERES	516
TABLE des MATIERES	520

CHAPITRE VII

L'ÉDUCATION DES FILLES

A - Dans le Wilhelm Meister

B - Dans les Affinités Electives .

L'EDUCATION DES FILLES.

Rousseau consacrait à l'Education de Sophie un seul chapitre et cette éducation était conçue en fonction de celle d'Emile, dont elle était, pour ainsi dire le complément nécessaire, destiné à faire de Sophie la compagne idéale de son mari. Pour que ce dernier devienne bon époux et bon citoyen, il devait rencontrer une épouse formée spécialement. On peut dire que l'éducation de la femme telle que Rousseau la présente n'est pas autonome, elle est une annexe de l'éducation de l'homme. Certes, Rousseau écrit "Sophie doit être femme comme Emile est homme ; c'est-à-dire avoir tout ce qui convient à la constitution de son espèce et de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique et moral". (p. 445) Il semble par là souhaiter que Sophie soit élevée pour elle-même, mais il ajoute aussitôt (p. 146), parlant de la différence des sexes "l'un doit être actif et fort, l'autre passif et faible : il faut nécessairement que l'un veuille et puisse, il suffit que l'autre résiste peu. Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme".

Il est fréquemment fait mention dans l'oeuvre de Goethe de l'éducation à donner aux filles et le problème est traité avec assez de précision. Toutefois, Goethe n'a pas apporté le même soin, la même précision à tracer l'éducation idéale de la jeune fille qu'il l'avait fait pour les garçons. La Province Pédagogique ne compte pas de filles parmi ses élèves.

A Wilhelm il fait naître un fils, non une fille, et les Années d'Apprentissage, comme les Années de Voyage,

sont avant tout consacrées à l'éducation du père et du fils. C'est également d'un fils que Goethe avait doté Götz von Berlichingen et c'est encore un garçon qui naît de l'union de Faust et d'Hélène. Peut-être Goethe, ayant élevé Auguste, portait-il plus d'intérêt à l'éducation des garçons qu'à celle des filles; bien qu'on ait pu soutenir qu'il avait regretté de n'avoir pas eu lui-même de fille. Il est plus vraisemblable de penser qu'il comptait plus sur les hommes que sur les femmes pour adapter la société aux conditions des temps modernes. Il accordait toutefois sur un plan plus général, une influence prépondérante et salvatrice de la femme sur l'homme : "L'éternel féminin est ce qui nous élève" (Das Ewig Weibliche zieht hinan").

Il est incontestable que les idées de Goethe sur l'éducation des filles sont moins précises, plus générales que ses vues sur l'Education des garçons. S'il fait quelques allusions à des sortes de pensions pour jeunes filles il ne décrit pas ces établissements dans le détail comme il le fait pour la Province Pédagogique. Mais on ne peut pas dire pour autant que Goethe ait négligé l'éducation des filles.

Dans le Wilhelm Meister et les Affinités Electives, nous trouvons à la fois des récits d'éducation féminine, des modèles de femmes dans la société, et des aperçus assez systématiques sur la pédagogie des filles.

A - L'Education des filles dans le Wilhelm Meister.

Dans les Années d'Apprentissage (V; 15), Wilhelm félicite Aurélie, la soeur du directeur du théâtre Scherlo, des nobles sentiments qu'elle manifeste. Aurélie lui répond que ses qualités morales ne sont pas le fruit de son éducation qu'elle décrit "comme la plus déplorable qui eût jamais dû pervertir une jeune fille, le plus mauvais exemple qui se puisse concevoir pour égarer ses sens et ses penchants." En réalité il serait exact de dire qu'Aurélie n'a reçu aucune éducation, et doit à sa force de caractère et

à un sens moral inné d'avoir pu résister au mauvais exemple de la conduite scandaleuse de sa tante chargée de l'élever. La jeune fille n'a connu, dit-elle, le sexe masculin qu'à travers les différents amants de cette tante. Son expérience de femme n'est pas meilleure : Placée dans des conditions moralement déplorables, elle dut faire de tristes expériences sur la conduite de certaines femmes et la jeune fille de 16 ans qu'elle était, était déjà instruite sur la conduite immorale de son entourage. L'influence du milieu étant décisive dans les premières années, il est normal qu'Aurélie soit restée marquée par cette enfance douloureuse ; sa sensibilité malade, aggravée par une déception amoureuse, la rendra incapable de se réadapter à la vie et la conduira à la mort. Ce triste exemple souligne à nouveau l'importance déjà signalée à plusieurs reprises par Goethe,

des premières années et du milieu où elles se déboulent pour la formation de l'adulte.

Entièrement différente est la formation reçue par Makarie, la "Belle Ame", dans son enfance. ^{Makarie a été} atteinte d'une hémorragie à 8 ans, son âme devient toute sensibilité et souvenir" (ganz Empfindung und Gedächtnis). Une chaude ambiance familiale entoure la petite malade. Elle a poupées, livres d'images, sa mère lui récite des contes, lui commente la Bible, son père se charge de lui faire connaître les choses de la nature (Gegenstände der Natur). L'enfant reçoit un enseignement assez peu systématique sans doute mais pratique, basé sur l'observation. Le père possède un cabinet de sciences, et intéresse l'enfant aux diverses curiosités qu'il contient ; apportant dans sa chambre de malade les tiroirs où sont classées ses collections et lui fournissant toutes les explications nécessaires. Plantes séchées et insectes, préparations anatomiques de toutes sortes, peau humaine, ossements, momies et autres spécimens défilèrent sur le lit de la petite malade ; les oiseaux et le gibier tué ^{à l'enfant} par le père à la chasse étaient présentés/avant de passer à la cuisine. Makarie est donc initiée très tôt aux Sciences Naturelles. Elle connaîtra et admirera la création que ce

soit dans le règne des minéraux, des plantes ou des animaux. Cet enseignement pratique et scientifique est équilibré par le développement de l'imagination de la fillette à qui une tante raconte des histoires d'amour et des contes de fée. L'enseignement religieux apparaît - en plus de la lecture de la Bible - sous la forme d'une heure quotidienne de méditation lui permettant de s'entretenir avec l'Être invisible.

L'enfant guérit peu à peu mais demeure fragile et préfère la lecture aux jeux. Elle dévore tous les livres qu'elle trouve, particulièrement les livres de morale religieuse et porte un grand intérêt aux Saintes Ecritures. Nous connaissons même ses lectures préférées : l'"Hercule chrétien allemand" pieuse histoire d'amour et l'"Octavie romaine" sur les persécutions des premiers chrétiens. Le même souci d'équilibre dans la formation se manifeste à nouveau et la fillette est portée vers les choses du ménage. Elle apprend à faire la cuisine ; là encore elle observe et s'efforce de parfaire ses connaissances de sciences naturelles en découpant les volailles, en étudiant les entrailles des poulets, des cochons de lait qu'elle porte à son père pour en discuter comme elle le ferait avec un professeur. A l'âge de 12 ans, l'enfant aborde l'étude du Français, de la danse, et du dessin et reçoit l'instruction religieuse traditionnelle. Elle quitte la pédagogie paternelle et maternelle pour être remise entre les mains de professeurs spécialisés. Elle insiste particulièrement sur l'intérêt suscité chez elle par l'étude du français, le professeur ne se bornant pas à enseigner la langue mais également la civilisation du pays. Aussi est-ce avec beaucoup de zèle qu'elle étudie notre langue, le professeur n'étant ni un empirique ni un frivole (Kein leichtsinniger Empiriker) ni un grammairien aride (trockner Grammatiker) Goethe donne ici le profil du bon professeur de langue vivante, ce qu'il fait rarement. Ses allusions aux enseignants étant généralement négatives. Makarie reçoit donc un enseignement différent de la conception pédagogique

des "grammairiens à cheval" de la Province Pédagogique. Son professeur exerce une méthode plus culturelle que pratique, s'efforçant de former l'esprit d'une personne de qualité et non de permettre des échanges commerciaux dans les foires internationales.

L'instruction proprement dite de Makarie s'arrête là ~~là~~ La jeune fille est ensuite présentée à la cour, événement qui termine son enfance et la fait entrer dans le monde des adultes. Toutefois ce nouveau genre de vie ne convenait pas à ses inclinations profondes. Celles-ci vont la conduire peu à peu ~~xxx~~ à la vie mystique : Makarie n'éprouve aucun intérêt pour la foule qui l'entoure dans le monde des salons. Même si elle y puise une distraction certaine, elle sait combien son existence dans ce milieu est vaine.

Cette activité mondaine ne saurait remplir une vie. Là n'est pas pour Goethe le vrai rôle de la femme. La jeune fille continue à se cultiver en lisant les livres profanes que son prétendant lui prête. Mais il lui faut cacher cette activité éducative car dans la société où elle évolue il n'est pas de bon ton pour une femme d'avoir de l'instruction. Nouvelle critique de cette société où une femme devait s'instruire en cachette, dissimulant ses lectures comme un amour défendu. Les femmes savantes étaient certes ridiculisées, mais on ne supportait même pas la femme instruite, Makarie ajoute que peut-être elle aurait fait honte à trop d'hommes ignorants. En fréquentant son fiancé, et sous sa conduite, la Belle Ame continue son éducation, elle accepte les leçons qu'il lui donne. Pour elle, rien ne vaut un tel pédagogue car "si la jeune fille a le bonheur d'avoir un fiancé intelligent et instruit, elle apprendra plus que tout ce que les écoles supérieures et les voyages pourraient lui offrir. Elle accepte volontiers en effet toutes les leçons qu'il lui donne, elle s'efforce de poursuivre toujours plus avant dans cette voie".

La jeune fille toutefois devra veiller à ne pas aller trop loin et à éviter de devenir une femme savante. Tout au moins, elle ne fera pas montre de sa science. Elle la tiendra cachée, compte-tenu de son entourage, "de même que le calviniste sa foi en pays catholique" (dass ein Frauenzimmer sein Wissen heimlicher halten müsse als der Calvinist seinen Glauben im katholischen Lande. p. 374).

En plus d'une solide connaissance des sciences de la nature, Makarie a une passion profonde pour l'astronomie. Le lecteur apprend beaucoup plus tard, à l'occasion d'une visite de Wilhelm à Makarie, que celle-ci s'était "dès sa première jeunesse passionnée pour l'astronomie et la cosmographie, qu'elle avait reçu d'excellentes leçons et qu'elle n'avait laissé échappé aucune occasion de s'initier à la structure de l'Univers par le moyen des livres et des instruments." (Livre III Wanderjahre chap. 15).

La formation de la Belle Ame peut-elle être considérée comme un modèle d'éducation féminine ? Il ne semble pas que ce soit l'avis de Goethe, qui considère Makarie comme une femme remarquable, cultivée, fine, nettement au-dessus du niveau habituel des femmes de l'époque. Mais Makarie est religieusement orientée vers un mysticisme qui lui interdit toute action, du moins toute action directe dans ce monde. Elle n'a pas d'activité créatrice, elle vit en communion avec Dieu, dans un autre monde que le monde de l'action, elle ne semble ~~donc~~ pas avoir réellement sa place dans la société qui est en cours de formation. Aussi refuse-t-on de lui confier l'éducation d'enfants malgré ses connaissances et sa haute moralité : elle-même a l'impression qu'on évite de lui laisser une influence sur ses neveux soumis aux préceptes pédagogiques de l'Abbé. Elle n'hésite pas à critiquer ces éducateurs (sans doute ceux de la société de la Tour et par là les précepteurs de la Province Pédagogique) qu'elle accuse de chercher à éloigner des enfants tout ce qui peut les mettre en rapport avec eux-mêmes et avec leur invisible et fidèle amie ,leur Ame. (mit dem

unsichtbaren, einzigen treuen Freunde). Son oncle lui-même, juge par là même dangereuse pour les enfants. Makarie conclut que dans la pratique, aucun homme n'est tolérant ; car celui là même qui prétend laisser vivre chacun à sa guise n'en cherche pas moins à écarter de toute intervention ceux qui ne pensent pas comme lui. Elle regrette infiniment qu'on ne lui reconnaisse pas le droit à la formation des jeunes, de ses jeunes neveux en particulier car elle est de plus en plus convaincue d'être dans la vérité par la réalité de sa foi (von der Realität meines Glaubens überzeugt). Cette façon d'éloigner les enfants de moi me cause d'autant plus de chagrin que je vois de jour en jour se confirmer la réalité de ma foi" (tr. 777).

La lecture des "Confessions de la Belle Amé", peut conduire le lecteur à penser que Goethe a tenu à rendre un hommage au piétisme en souvenir peut être de l'amie de sa mère, Mile de Klettenberg, mais qu'il a voulu également souligner le caractère " inactuel " d'une telle position philosophique dans un monde qui évolue vers un réalisme de plus en plus accentué, vers la prédominance de l'utilité pratique sur la spécialisation désintéressée. Or, si l'on rapproche la religion de Makarie de la théorie des trois respects enseignés dans la Province Pédagogique, on constate une unité de vue certaine, la même conception de la place de l'Homme dans l'Univers.

Il y aura lieu de revenir sur ce point capital car c'est cette notion de l'Unité de la création, capitale dans les oeuvres scientifiques de Goethe, qui conduit Steiner à créer le système philosophique de l'anthroposophie et surtout, qui servira de base à ses idées pédagogiques et aux Ecoles Steiner dont le développement ne cesse de croître.

X

X X

En face de Makarie la mystique, Goethe présente un autre type féminin avec le personnage de Thérèse. Comme Aurélie, la soeur de Scherlo, Thérèse s'est formée par opposition à sa mère. Elle n'hésite pas à critiquer sévèrement celle-ci et l'exemple fâcheux qu'elle lui offrait : "Sa nature était tout l'opposé de celle de son mari. Cette femme était brusque, inégale, sans goût pour sa maison, sans attachement pour son unique enfant ; prodigue mais belle, spirituelle, pleine de talent, l'idole d'un cercle d'amis dont elle avait su s'entourer. A vrai dire sa société n'était jamais nombreuse, ou du moins ne le restait pas longtemps. On n'y rencontrait guère que des hommes, car les femmes ne se sentaient pas à leur aise auprès d'elle et elle pouvait moins encore souffrir les mérites d'aucune femme". (tr. 803) (Lehrjahre L. 7 ch. VI). Thérèse sera l'opposé de sa mère, femme mondaine et légère faite pour vivre entourée d'admirateurs. Thérèse est ^{une vraie maîtresse de maison,} apte à se débrouiller sans domestique ; sa cuisinière peut la quitter, un de ses laquais s'abîmer la main, elle peut seule assurer la bonne marche de la maison. Elle a même des qualités d'intendante et sait mettre en valeur, sans avoir recours à un intendant rémunéré, les champs de son petit domaine. Elle a su remplacer l'intendant malade de la propriété voisine, le renseignant sur toute chose, rendant compte de chaque détail. Elle fait l'admiration de Wilhelm par ses connaissances, la précision et l'adresse qui lui font se jouer de toutes les difficultés (Tr p. 800). Cette aptitude à régler les questions matérielles, Thérèse l'a héritée de son père et a dès l'enfance, su l'utiliser en s'initiant avec zèle aux travaux domestiques. Tel le caneton à peine né se précipite vers la mare, Thérèse, toute jeune, courait à la cuisine, à l'office, dans les granges, grimpait dans les greniers non pour jouer mais déjà pour nettoyer, ranger, car "l'ordre et la propreté semblaient être son seul instinct". Cette passion s'est développée grâce à son père qui lui procurait des occupations proportionnées à ses possibilités. Plus âgée, Thérèse aide son père à tenir les comptes de fermage.

Certaines femmes, comme Makarie, se plaignent de l'injustice des hommes qui veulent se réserver toute la culture d'un certain niveau, ne permettre aux femmes l'accès à aucune science, faire d'elles des poupées ou des ménagères. Lothaire défend le point de vue opposé et cette attitude le rend sympathique à Thérèse. Pour lui, il est étrange qu'on puisse blâmer l'homme quand il prétend mettre la femme à la plus haute place qu'elle soit capable d'occuper et qu'il y a-t-il de plus élevé que la direction de la maison ? Tandis que l'homme s'agite au dehors, lutte contre l'adversité, est forcé d'agir en politique, "une sage ménagère règne effectivement dans son intérieur et procure par là à sa famille toutes les occasions de travailler et d'être heureux de son sort". Mais curieusement si Goethe célèbre les vertus de la bonne ménagère (déjà vantée par Werther chez Lotte) l'activité de cette ménagère n'a pas sa fin en elle-même. Elle est nécessaire à la libération de l'homme qui, dégagé de ces obligations, malgré tout subalternes, peut désormais se consacrer tout entier à de grandes entreprises et si le sort le favorise, être pour l'Etat, ce que sa femme sait si bien être pour la maison. (Sie verschafft ihrem Manne die wahre Unabhängigkeit, die häusliche, die innere.- so kann er sein Gemüt nach grossen Gegenständen wenden und, wenn das Glück gut ist, das dem Staate sein, was seiner Gattin zu Hause so wohl ansteht. Livre 7, Chapitre 6). Lothaire fait le tableau de la femme idéale selon lui et Thérèse se reconnaît avec joie dans cette description. Pour lui, à qui on veut faire épouser une femme riche : "un homme de bon sens n'est jamais mieux servi que par une bonne maîtresse de maison" (... da einem wohldenkenden Manne doch nur mit einer haushältischen gedient sei p. 456). Cet idéal féminin est-il réellement celui de Goethe ? On peut en douter puisque, finalement, ce n'est pas Thérèse que Wilhelm épousera. Mais peut-être Goethe voulut-il, en insistant sur les mérites de la bonne maîtresse de maison et sur l'aide précieuse qu'elle apporte à son mari, justifier le choix qu'il avait fait lui-même de son épouse.

Cette conception de la femme parfaite maîtresse de maison n'est pas originale. Elle était déjà recommandée par Fénelon pour qui il ne "s'agissait pas d'engager les femmes dans des études qui feraient d'elles des savantes ridicules". Il était seulement question, "à son avis", de leur apprendre ce qui convient à leur rôle domestique. Fénelon demandait que l'on cessât de négliger l'éducation des femmes, jusqu'ici réduite à une éducation monastique à deux tendances : dans les couvents mondains, où la vanité était à l'honneur, dans les couvents sévères, d'où les jeunes filles sortaient désarmées devant la vie. Avant tout, l'importance de leur rôle d'épouse et de mère devait être souligné. Mais Fénelon fixait à l'étude des sciences profanes des limites beaucoup plus étroites que Goethe : il considérait comme absurde d'apprendre la langue maternelle dans les règles, encore moins les langues étrangères, sauf le latin, langue d'église; la musique était rejetée comme source de divertissements empoisonnés et souhaitait que la femme ait pour les sciences une pudeur presque aussi délicate que celle qu'inspire l'horreur du mal. L'accent était donc mis sur l'éducation morale et les talents pratiqués et non sur le savoir désintéressé.

Goethe trouvait chez Rousseau une conception voisine de Fénelon, mais plus large. La femme doit être éduquée différemment de l'homme, le but à atteindre n'est pas le même et cultiver chez les femmes les qualités de l'homme, négliger celles qui leur sont propres serait visiblement travailler à leur préjudice. Rousseau précise toutefois les limites de cette différenciation : "S'ensuit-il qu'elles doivent être élevées dans l'ignorance de toute chose et bornées aux seules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne ? Se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société ? Pour mieux l'asservir, l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connaître ? En fera-t-il un véritable automate ? Non sans doute; ainsi ne l'a pas dit la nature qui donne aux femmes un esprit si agréable et si délié ; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connaissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure ;

ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque et pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qui leur convient de savoir" (p. 454). Il n'est pas question d'apprendre les sciences naturelles et l'astronomie, sciences qu'avait étudiées Makarie. Pour Rousseau, l'éducation féminine "doit être relative aux hommes : leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance" (Emile p. 455). Pour lui, il n'y a pas d'utilité à ce qu'une jeune fille sache lire et écrire de bonne heure, la femme restera malgré tout soumise à l'homme, aussi doit-elle s'exercer tôt à supporter la contrainte, pour que celle-ci ne lui coûte plus et Rousseau précise sans hésiter "Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme ou au jugement d'un homme et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugements" (p. 463). Cette soumission s'étend au domaine religieux où la fille aura la religion de sa mère, la femme celle de son mari.

Comme Fénelon, Rousseau était hostile à l'éducation donnée dans les couvents, prétendant même qu'il y avait dans les pays protestants plus d'attachement à la famille, de plus dignes épouses et de plus tendres mères que dans les pays catholiques. Pour lui, l'éducation des filles doit être l'affaire de la mère, dans la maison paternelle, car ce n'est que là "qu'on prend du goût pour sa propre maison et toute femme que sa mère n'a point élevée n'aimera point élever ses enfants".

S'il faut choisir entre la ménagère et la femme lettrée, Rousseau opte délibérément pour la ménagère. Toutefois, il doit y avoir des points communs entre l'éducation de l'homme et celle de la femme : "il ne convient pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang/ou l'on ne saurait en ^{social}

avoir. Mais j'aimerais encore cent fois mieux une fille simple et grossièrement élevée, qu'une fille savante et bel esprit qui viendrait établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se ferait la présidente. Une femme bel esprit est le fléau de son mari, de ses enfants, de ses amis, de ses valets, de tout le monde" (p. 518).

Thérèse, femme équilibrée et dans une large mesure, type de la femme idéale, sera apte à élever des jeunes filles ce qui n'était pas le cas de la "Belle Ame". Mais celle-ci, non mariée, avait un rôle de "témoignage mataphysique à remplir sur la terre et non celui de la femme au foyer". Thérèse dirige une maison d'éducation, façonnant les fillettes à son image conformément à l'image qu'elle s'est faite elle-même de l'épouse idéale. Pour Goethe une femme noble, et Thérèse, comme la quasi totalité des principaux personnages du roman, appartient à la noblesse, ne déroge pas en s'occupant d'éducation féminine, en formant des jeunes filles à leur futur rôle de maîtresse de maison (Haushälterin) et d'éducatrice (Erziehrin). Contrairement à Rousseau qui optait délibérément pour l'éducation à la maison, Goethe est favorable aux institutions (Weibliche Erziehungsanstalten) qui remplacent l'éducation familiale ; ces établissements seront d'ailleurs avant tout de grandes familles féminines (Erweiterte weibliche Familien" - Oldenberg op. cit. p. 37). Thérèse et la soeur de Lothaire éduquent ensemble des jeunes filles, mais en deux groupes distincts, selon les qualités propres des enfants. Thérèse forme les ménagères alertes et débrouillardes (lebhaft und dienstfertige Haushälterinnen), l'autre groupe rassemble celles qui annoncent des dispositions plus paisibles et plus délicates (ein ruhigeres und feineres Talent). Avant tout il faut travailler par tous les moyens au bonheur du mari et à la prospérité de la maison (für das Glück der Männer und der Haushaltung sorgen) (tr. p. 814 - Lehrj. Livre 7 - Ch. 6 p. 459).

Si le but à atteindre est le même, il s'agit en réalité de deux systèmes d'éducation assez différents : Thérèse "dresse" dans une certaine mesure des élèves peu douées, Nathalie "éduque" des âmes plus fines. Mais dans l'un comme l'autre système, on débouche sur les travaux domestiques, l'art de tenir une maison, ce qui amène Hersilie (la future fiancée de Felix) à appliquer au destin de la femme la devise inscrite au mur du château "de l'Utile en passant par le Vrai pour arriver au Beau", après l'avoir retournée, ce qui donne humoristiquement : La Belle trouve des adorateurs, un fiancé, puis un mari, pour finir elle arrive alors au Vrai qui n'est pas toujours des plus réjouissants, et, ^{elle} si est avisée, elle se consacrera à l'Utile, s'occupera de la maison et des enfants et s'en tiendra là (I; 6). Il faut bien admettre que, malgré quelques concessions à une culture sommaire, l'éducation des filles reste imprégnée de l'idéal de Molière et qu'on ne va guère au-delà des fameuses "clartés de tout".

Plus tard, au cours de ses Années de Voyage, et lors d'une visite à Mañarie, Wilhelm découvre une petite institution pour jeunes filles qui, dans une certaine mesure, pourrait être le pendant de la Province Pédagogique mais qui nous est décrite beaucoup plus sommairement. Les pensionnaires, sous la conduite d'une nommée Angela, se livrent aux travaux des champs, comme les jeunes gens de la Province. Elles ne portent pas l'uniforme mais le costume de leurs provinces d'origine. A vingt ans, ces jeunes filles quittent la pension pour entrer dans la vie active généralement en se mariant. Il n'est donc pas question de leur apprendre un métier, ni même de les pourvoir d'un solide bagage intellectuel, mais uniquement, ici encore, d'en faire de bonnes maîtresses de maison, recherchées par les jeunes gens des environs. La maison fait même sa propre propagande puisque, nous dit-on, les élèves ne sont pas cloîtrées, elles se rendent aux foires annuelles, on les voit, on les remarque, et elles trouvent des fiancés. Aussi beaucoup de familles n'attendent-elles que le moment où une place devient libre à l'institution pour lui confier leurs enfants". On pourrait, un peu

cyniquement, comparer cet établissement à une agence matrimoniale, tout au moins à une pépinière d futures épouses modèles.

Cette conception de l'éducation des filles était générale à l'époque et Goethe n'innove nullement dans ce domaine. Mais il décrit par là l'éducation des filles telle qu'elle se présente alors. Plus tard, en la personne de Mme Suzanne, il montrera l'évolution nécessaire de cette situation. Basedow, lui aussi, concevait déjà de la même manière l'enseignement à donner aux filles. Cette éducation devait être, pour lui, fondamentalement différente de celle des garçons, reposant sur l'hygiène et l'éducation domestique, avec, en plus, une certaine éducation mondaine. Mais l'instruction devait, avant tout, être limitée et se borner à savoir lire, écrire, tenir les comptes, s'exprimer en langue maternelle mais aussi, curieusement en français. Conception assez proche, donc, de celle de Goethe qui veut façonner des maîtresses de maison, (Herrin im Hause) et non des femmes savantes aux activités littéraires, politiques et scientifiques, et éviter de meubler l'esprit des filles de connaissances, pour lui inutiles.

Toutefois, il ne faut pas oublier qu'une certaine ségrégation existe et que ce genre d'éducation semble^{ne} convenir qu'aux jeunes filles de rang modeste, tout au moins à celles qui n'appartiennent pas à l'aristocratie. Dans la nouvelle intitulée "L'Homme de 50 ans", nous assistons aux activités des jeunes filles de "bonne société". Elles se livrent à des travaux artistiques et non plus de simple utilité pratique. Elles confectionnent un portefeuille brodé garni de rubans. En se livrant à des travaux d'art, les jeunes filles s'accoutument à occuper leurs doigts, mais, en même temps, elles laissent leurs pensées vagabonder de ci de là; ces deux habitudes leur restent, devenues adultes et elles apprennent peu à peu à exécuter les travaux les plus délicats^{et à} rattacher à chaque ouvrage de ce genre des souvenirs de personnes, de circonstances, de joies et de peines .

Peut-on parler d'une véritable formation intellectuelle ? Tout cela demeure fort superficiel et parfaitement inadapté à l'évolution du siècle. Aussi Goethe ne peut-il souscrire à une telle éducation limitée à de futiles passe-temps, conception rattachée à une forme décadente de civilisation d'oisifs. Une éducation pratique, centrée sur l'efficacité s'impose de plus en plus pour les filles comme pour les garçons. Elle produira des femmes capables non seulement de gérer leur maison mais de diriger, avec autant de maîtrise qu'un homme, une entreprise industrielle ou commerciale. Déjà Thérèse avait se montrer apte à remplacer un intendant à la tête d'une exploitation agricole, Madame Suzanne, qui n'est pas une aristocrate, mais appartient à un milieu plus modeste, dirigera la répartition du coton et le ramassage des produits des filatures et tissages d'une région. Goethe retrace avec précision les étapes de l'éducation de ce nouveau personnage, appelé également "Belle et Bonne" (die Gute Schöne). Bien qu'ayant eu^{une} enfance sauvage et indisciplinée, elle reçut une éducation pieuse qui développa chez elle un certain sentiment du juste et de l'honnêteté porté par l'omniprésence de la toute puissance de l'amour divin" tr. p. 1333 (Wj.L III; ch. 13) "Eine fromme Erziehung, die ein gewisses Gefühl das Rechtlichen und Schicklichen, als von Allgegenwart göttlicher Liebe getragen." Suzanne a donc été appelée, par la religion, à s'élever au-dessus des besognes terre à terre. Elle a reçu toutefois une éducation plus masculine que féminine, ou, plus exactement, elle a profité simultanément des deux formations, s'initiant aux travaux de la maison certes, mais aussi à ceux de l'atelier, apprenant par degré tous les secrets des différents métiers de fileur et tisserand. Son fiancé, éducateur comme celui de Makarie, s'est efforcé de lui donner une culture plus étendue, en même temps qu'il se cultivait lui-même par la lecture. Le résultat de cette éducation est la formation d'une femme équilibrée peut-être un peu "virile" par son aptitude à exercer des fonctions généralement - et en particulier à l'époque de Goethe - réservées aux hommes. Suzanne est apte à s'intégrer dans le monde industriel qui vient de naître, elle sait faire autre chose que de coudre des rubans à des portefeuilles.

Au cours des Années d'Apprentissage et des Années de Voyage, Goethe présente une galerie de personnages féminins, formés différemment au cours de leur enfance et de leur ~~de~~ adolescence : Aurélie, Makarie, Thérèse, Suzanne. La vie d'Aurélie est un échec, celle de Makarie, une réussite parfaite mais sur un plan très particulier. Thérèse est une femme équilibrée, comme Suzanne, elles sont à la fois cultivées et aptes à s'adapter au réel et à réussir sur le plan matériel. Ces quatre personnes ont été éduquées par leur famille, leur fiancé, les événements de la vie, elles n'ont pas été formées par des pensionnats, par des maisons d'éducation. Il n'est fait que rarement mention de tels établissements dans le Wilhelm Meister et il ne s'agit pas de réelles maisons d'éducation mais plutôt de petits groupes de fillettes rassemblées par des dames de la bonne société qui ne déchoient pas en s'occupant d'éducation. L'enseignement que l'on y donne est fort limité sur le plan de la culture générale et le principal souci est de former de bonnes épouses, de bonnes mères aptes à conduire leur foyer, et rompues aux travaux domestiques, avec un minimum de conversation pour distraire leurs maris et ne pas leur faire honte en société.

Le problème de l'éducation systématique des filles est examiné d'une façon plus approfondie et plus méthodique dans les Affinités Electives.

B - L'Education des filles dans les Affinités Electives .

Dans son introduction aux Affinités Electives, M. Angelloz écrivait : "Nous estimons que son tempérament d'auteur dramatique a réalisé dans les Affinités Electives une tragédie classique doublée d'un roman d'éducation." (p.13)

Goethe fut amené à doubler le drame d'un véritable "Bildungsroman", constitué par les onze premiers chapitres de la seconde partie. Si Wilhelm Meister est le roman d'éducation d'un homme et, en ce qui concerne Félix, un "traité" d'éducation, les Affinités Electives peuvent être considérées comme le "Bildungsroman" de la jeune fille. Nous suivons, en effet, l'héroïne au cours de son enfance puis de son adolescence, et, enfin, lors de sa prise de conscience des deux grands problèmes qui posent l'amour et le mariage.

Au début du roman deux types de jeunes filles sont présentées, en opposition dès leurs années de pensionnat. Leurs dons naturels et leurs caractères différents conduisent l'une à des échecs, l'autre à de brillantes réussites scolaires. Il s'agit d'Odile, nièce de la comtesse Charlotte et de Lucienne, sa fille. Elles donneront, naturellement, deux types de femmes, la mondaine et la ménagère. Charlotte souffre de savoir Odile à la pension où elle se trouve dans des conditions très pénibles pour elle, compte tenu de son caractère. Quel contraste, par contre, avec sa fille Lucienne, qui est "née pour le monde et s'y forme pour le monde". Elle apprend les langues, l'histoire et autres disciplines, déchiffre et joue notes et variations. Avec sa vivacité naturelle et son heureuse mémoire, on peut dire qu'elle oublie tout et qu'à chaque instant elle se rappelle tout. Cette jeune fille par l'aisance de ses manières, la grâce de sa danse, la vivacité et le bon ton de sa conversation, se distingue entre toutes et, par suite d'une tendance innée à la domination, (ein eingeborenes herrschendes Wesen) devient la reine du groupe. (Affinités Electives I, 2). Un telle élève est la gloire de l'institution qui la forme et sert de réclame à l'établissement, aussi est-elle particulièrement choyée par la directrice. A l'opposé se trouve Odile qui ne parvient pas à s'épanouir. Elle va d'échecs en échecs et ne parvient ni à se développer ni à montrer quelque aptitude à quelque talent (keine Fähigkeit und keine

Fertigkeiten zeigen ") — La comtesse est persuadée que l'atmosphère de la pension ne convient pas à sa nièce et qu'Odile deviendrait une créature magnifique si elle pouvait diriger elle-même son éducation.

Une lettre de la Directrice de l'Institution confirme les mauvais résultats scolaires d'Odile qui vit dans une extrême réserve, n'a pas d'appétit, et souffre de maux de tête. Un billet du professeur d'Odile permet d'apprécier les qualités de psychopédagogue de Goethe. Le jeune professeur, amoureux de son élève, étudie avec soin le caractère de celle-ci, voyant en elle "une enfant née pour apporter aux autres le bien être et la joie et certainement aussi pour être elle même heureuse" Tr. p. 51. Pour lui, cette jeune fille n'est pas encore mûre, il suffit d'attendre son plein développement. Elle progresse très lentement certes mais ne recule jamais. On ne peut dire qu'Odile soit sotte. Elle a même un esprit logique particulièrement sensible aux liens unissant chaque connaissance aux autres. C'est un enfant, il faut commencer par le commencement. Aussi, toute chose qui ne découle pas de la précédente lui échappe. Son esprit reste impuissant et rétif devant une notion toute simple qui lui semble ne se rattacher à rien. Mais, si l'on peut en découvrir l'enchaînement avec d'autres et le lui montrer clairement, elle comprend les plus difficiles (I;3) Le moins que l'on puisse dire est qu'Odile manque de vivacité d'esprit. Elle est à l'opposé de ses camarades, qui avancent rapidement, comprennent facilement tout, retiennent avec aisance et appliquent ce qu'on leur enseigne. En terme de psychologie moderne, Odile est complexée, inhibée, elle sait beaucoup de choses, . . . et elle sait fort bien ce qu'elle sait mais quand on l'interroge elle semble ne rien savoir et ne parvient pas à répondre.

Il faudrait à Odile un enseignement adapté, des professeurs calmes et patients, progressant méthodiquement. Elle est réfractaire à l'enseignement "ex cathedra" adapté à des esprits vifs. Quelle que soit la valeur du professeur elle n'apprend rien et reste impuissante à suivre une confé-

rence trop rapide, ce qui est le cas pour certains cours faits par des maîtres excellents, mais vifs et impatients.

Il serait logique de conclure qu'Odile est une élève inadaptée qu'il faut soumettre à une pédagogie spéciale mais sur laquelle on ne peut fonder que peu d'espoir. Or, paradoxalement, Goethe, qui s'est peu soucié jusqu'ici de préciser le profil du futur enseignant, déclare par la bouche du professeur qu'Odile possède les qualités requises pour devenir institutrice ou professeur. Elle apprend ce qu'on lui enseigne comme on devrait apprendre dans une école normale, en un mot, il semble qu'elle apprenne comme l'on doit apprendre en vue d'enseigner ensuite. "Elle acquiert par des connaissances ^{non} comme le fait celui qui doit se former lui-même, mais comme ^{celui} qui veut former les autres, en un mot non comme une élève, mais comme une future maîtresse" (Tr. 52). Sans doute Goethe veut-il indiquer, par là, que le futur pédagogue doit se former lentement, assimiler avec soin toute notion car ses connaissances doivent être approfondies et non superficielles. Ceci complète le portrait de pédagogue que traçait Jarno en exigeant qu'il fut passé maître dans ses spécialités, avant de se permettre de l'enseigner aux autres.

Le contraste radical existant entre Odile et sa cousine est souligné une nouvelle fois par une seconde lettre de la directrice, annonçant que la fille de la baronne vient de passer brillamment l'examen où elle l'a emporté en tout, recevant un grand nombre de prix. Evidemment on apprendra en même temps qu'Odile a échoué et la directrice laisse au professeur la tâche ingrate d'expliquer cet échec. L'examen public, qui a mis en valeur les qualités et les défauts des deux élèves, portait sur les matières enseignées au cours de l'année, il semble être une application des théories de Basedow et conçu selon le modèle des examens prévus au Philanthropinum. En 1776, Basedow avait mis sur pied un examen public d'une durée de trois jours, et lancé à cette

occasion de nombreuses invitations. Goethe s'était excusé ainsi que Wieland et Lavater. Dans la Province Pédagogique, Goethe semble avoir supprimé ce mode de classement des élèves qui d'ailleurs chez Basedow était avant tout un moyen de propagande. Ce genre d'examen avantage les sujets brillants, mais élimine les élèves timides et lents. Aussi, Odile obtient-elle des notes lamentables, elle est incapable d'exprimer rapidement ce qu'elle sait et de montrer ce qu'elle peut. En écriture, elle manque d'aisance, en calcul de rapidité, alors qu'elle aurait été capable de résoudre des problèmes beaucoup plus difficiles si on lui avait permis de réfléchir à son rythme. En Français, elle est dépourvue d'éloquence, ne retrouve en histoire ni dates, ni noms, en géographie elle ne porte aucun intérêt à l'aspect politique. Même en musique, c'est un échec et, en dessin, matière où elle était en droit d'espérer le prix, elle n'a pu, ayant vu trop grand, terminer son travail dans le temps imparti.

En face de tels résultats, il est normal que le jury se soit montré sévère : malgré la défense présentée par le professeur, qui, dit-il, s'était trouvé, enfant, dans le même cas. La réponse du président du jury est conforme à ce que l'on attend d'un tel personnage, qui parle au nom de la société, et ne peut apprécier que des faits, non d'éventuelles possibilités. Pour lui, les aptitudes sont admises par hypothèse mais elles doivent se développer en talents. Tel est le but de toute éducation... Tel est l'objet de l'examen qui doit permettre de juger en même temps les maîtres et les élèves". Etant donné d'autre part que sa cousine se moque d'elle, Odile ne peut dans ces conditions demeurer à la pension, et la directrice, sur le conseil du Professeur, demande à la Baronne de la prendre auprès d'elle. Il semblerait qu'après de tels résultats, Odile soit à classer parmi les élèves très faibles, voire inadaptés et peu récupérables, dont l'établissement scolaire désire se débarrasser en les confiant à nouveau à leur famille. Or, la suite du roman conduit à l'épanouissement d'Odile qui affirme progressivement des qualités de maîtresse de maison exceptionnelles, un sens de l'ordre, de la méthode, et même des qualités

pédagogiques certaines. Son évolution confirme les précisions du professeur rendu clairvoyant par l'amour. Goethe est bien loin de la condamner et il semble que ce soit l'examen, dans sa conception, et la pédagogie classique de l'Institution qui soient mis en cause pour n'avoir pas su développer les qualités réelles d'Odile, et n'avoir pu s'adapter au sujet qui lui était confié. L'enseignement donné et la forme de l'examen conviennent à la majorité des élèves . . . sans doute, mais non à certains cas particuliers qu'ils brisent, déroutent, les amenant à se replier sur eux-mêmes.

X

X X

A peine arrivée au chateau de sa tante, Odile change profondément et devient apte à remplacer rapidement la baronne Charlotte, . . . à la surveillance du personnel domestique du chateau. Quelques indications données par Charlotte suffisent pour la mettre au courant du travail de la maison. Odile saisit rapidement toute l'organisation et même, ce qui est encore plus, elle l'a "sentie". Ce qu'elle avait à faire pour tous ou pour chacun en particulier était vite compris. Tout était fait avec ponctualité." Odile n'est pas seulement apte à diriger, à surveiller le personnel dans l'accomplissement des tâches domestiques, elle sait également couper et coudre elle-même ses vêtements et prend rapidement l'entière direction du ménage car 'tout en elle la porte vers la maison et les occupations domestiques plutôt que vers le monde et la vie du dehors . Elle trouve l'occasion d'utiliser les dons pédagogiques dont le professeur avait

soupçonné la présence chez elle, en s'intéressant à une sorte de cours d'art ménager institué au profit des jeunes villageoises ; elle leur enseigne à coudre, à tricoter, à filer et exécuter d'autres travaux féminins. Elle se consacre méthodiquement à ce groupe de fillettes, se fiant à son inspiration à défaut de posséder une méthode éprouvée. Elle s'en remet à son bon sens, et, sans posséder un plan tout à fait précis, elle compte sur la sensibilité de chaque fillette pour l'attachement à sa maison, à ses parents, à ses frères et soeurs".

La même éducation avait été donnée à la pension à Odile et à sa cousine, mais comme on ne saurait modifier les dons naturels, cette éducation identique a formé deux êtres fort dissemblables. Alors qu'Odile d'un naturel effacé, gère avec habileté la maison, sait mettre chacun à son aise, agit toujours avec retenue et discrétion, Lucienne aime le luxe, s'efforce de paraître, de briller, et n'est heureuse qu'entourée d'une cour d'admirateurs. Il va de soi que Goethe ne voit pas en elle le modèle de la femme, rejoignant sur ce point Rousseau qui avait déjà critiqué ce genre de mondaine qui ne cherche qu'à plaire aux hommes. Ce n'était pas évidemment le modèle qu'il proposait pour l'éducation de Sophie : "Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes et doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable et vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur sexe et celui qu'ils imitent... Lors des visites au château le comportement des deux jeunes filles est significatif : alors qu'Odile dirige le personnel, s'occupe de tout, veille à ce que rien ne manque malgré l'affluence des invités, Lucienne apparaît "comme le noyau incandescent d'une comète traînant après lui une longue queue. Dans cette société tourbillonnante, elle excite l'ivresse de vivre", veillant chaque jour à augmenter sa cour, elle force même Odile à quitter les travaux domestiques pour participer aux parties de plaisir et aux promenades en traîneau. Or, chose curieuse,

bien que ne portant que des toilettes simples, c'est Odile qui a le plus de succès, et qui paraît la plus belle aux hommes. Il est visible que Goethe veut donner la palme à Odile et non à Lucienne, et voit en elle la femme idéale en face de la mondaine.

Après le départ de la folle troupe des invités, l'arrivée de l'ancien professeur d'Odile change le climat. Les discussions pédagogiques et philosophiques remplacent les fêtes et les tableaux vivants. Les jeunes garçons du village sont groupés et utilisés comme jardiniers, on les a revêtus, contrairement aux usages de la Province Pédagogique, d'uniformes gris et propres et ils sont habitués à manoeuvrer au commandement. Le professeur les passe en revue et les interroge habilement pour les amener à dévoiler leurs caractères et leurs aptitudes, et, excellent pédagogue, il les a, sans en avoir l'air et en moins d'une heure, instruits et développés d'une manière réellement considérable" (bedeutend unterrichtet und gefördert) II;7. . . . Alors que le Directeur de la Province Pédagogique affirmait que le port de l'uniforme empêchait d'apercevoir l'originalité des esprits et leurs aspirations propres, le professeur ne semble nullement gêné par cet uniforme pour sonder les esprits des enfants il se montre au contraire satisfait de cet habillement, qui est une pré-initiation à l'esprit militaire. Il affirme que les hommes devraient porter l'uniforme dès leur jeunesse, car ils doivent s'habituer à agir en commun, à se perdre parmi leurs semblables, à obéir en masse et à travailler pour l'ensemble. En outre, tout uniforme favorise l'esprit militaire, développe une discipline plus stricte, plus rigide. Et d'ailleurs tous les garçons ne sont-ils pas des soldats nés? Il suffit de les regarder au cours de leurs jeux, se combattre et lutter, se livrer à des assauts, pour être convaincu que ces activités répondent à leur nature profonde. On peut s'étonner de découvrir ici une intention pédagogique radicalement différente de celle de la Province Pédagogique. Est-ce parce qu'il s'agit de petits paysans, qui ne valent pas la peine d'être éduqués, orientés, puisqu'ils n'appartiendront jamais à la classe dirigeante ni même à la classe moyenne à laquelle la Province semblait préparer ses élèves .

A Charlotte qui s'étonne d'entendre les réponses fort intéressantes des enfants aux questions qui lui paraissent simples, le Professeur expose l'intérêt pédagogique de l'interrogation. Il s'agit pour lui d'une recette, d'un secret de métier, qu'il devrait garder comme les maîtres au Moyen Age. Toutefois, il explique ce qu'est l'interrogation qu'en pédagogie moderne on appelle aujourd'hui "interrogation d'acquisition". Elle est destinée moins à vérifier les connaissances qu'à amener l'enfant à ^{en}acquérir de nouvelles, version nouvelle de la maïeutique socratique. Mais, avant toute chose le maître devra posséder à fond le sujet qu'il veut traiter, idée déjà développée à plusieurs reprises dans le Wilhelm Meister.

Nous retrouvons ici la nécessité d'une étude approfondie, lente, méthodique, progressant par palier, qui était celle d'Odile à la pension et qui, pour le professeur, était un signe d'aptitudes pédagogiques. Maître de son sujet, le pédagogue s'efforcera de découvrir les connaissances des enfants, d'en connaître les limites, et par là, de préciser les acquisitions encore nécessaires : le travail se fera par une interrogation destinée à préciser les points déjà acquis : car il est facile de découvrir en conversant avec une masse d'enfants ce qu'ils savent déjà, ce qu'il faut leur suggérer encore, leur communiquer. Pas d'enseignement ex cathedra mais un échange constant et vivant entre le maître et l'élève. On laissera aux enfants, dans une certaine mesure la bride sur le cou, tout en contrôlant les diversions, en évitant qu'ils s'éloignent trop par leurs questions et leurs réponses du sujet de la leçon. Il n'est pas grave qu'ils se trompent : l'important est qu'ils ne finissent pas par perdre de vue l'essentiel de la question; le maître restera le guide et veillera au développement de la leçon. Les réponses aux questions posées peuvent être erronées et s'éloigner du sujet, si, en questionnant de nouveau les élèves, le maître ramène leur esprit et leur sens au sujet traité, si on ne se laisse pas éloigner du but envisagé, les enfants devront en fin de compte penser, comprendre et admettre uniquement ce que le maître veut et comme il le veut. Certes, ce serait une grande faute de se laisser

entraîner au loin par les élèves. Il faut savoir les retenir et revenir sans cesse à la notion que l'on veut faire acquiescer.

Une telle méthode est assez autoritaire malgré son apparence, car elle ne laisse aux élèves qu'une illusion de liberté, au mieux une liberté guidée, surveillée. Malgré tout, ce dialogue introduit entre maître et élèves annonce la pédagogie moderne.

Charlotte fait remarquer au professeur que, d'après sa conception, la bonne pédagogie serait l'inverse des bonnes règles sociales (gerade das Umgekehrte von der guten Lebensart) car, dans la société, on a tendance à ne s'attarder sur rien, à passer d'un sujet à l'autre, à papillonner d'idées en idées, alors que, en pédagogie, dans l'enseignement, la "loi suprême serait de combattre toute dispersion" ("bei dem Unterricht wäre das höchste Gebot, gegen alle Zerstreung zu arbeiten"). Mais, ici encore, un certain équilibre est nécessaire car l'absence de distraction finirait par créer la monotonie, et par là l'ennui. Or, le vrai ressort de la pédagogie est avant tout l'intérêt, on n'apprend bien que ce qui nous intéresse; il faudra donc renouveler les sujets pour maintenir en éveil la curiosité, et réaliser un équilibre difficile en maintenant la variété sans tomber dans la dispersion. "Alternance sans dispersion serait pour l'enseignement et pour la vie la plus belle des devises, si seulement l'on pouvait conserver facilement ce bel équilibre". ("Abwechslung ohne Zerstreung wäre für Lehre und Leben der schönste Wahlspruch, wenn dieses löbliche Gleichgewicht nur so leicht zu erhalten wäre" p. 408/409 II; 7).

Si le professeur est partisan de l'uniforme pour les garçons, il lui est opposé, par contre, lorsqu'il s'agit des filles, pour des raisons psychologiques et il approuve Odile d'habiller différemment les jeunes filles dont elle s'occupe. Pour lui, en effet, les femmes doivent porter des vêtements différents, chacune à sa manière : on leur laissera l'ini-

tiative du choix des couleurs et de la coupe pour leur permettre de découvrir elles-mêmes ce qui leur va bien, ce qui leur convient. Nous retrouvons ici les motifs déjà mentionnés, mais pour les garçons, dans la Province Pédagogique. Une seconde raison, plus profonde, veut que les filles soient habillées chacune selon son goût : "elles sont destinées à vivre seules et à agir seules pendant toute leur existence" (tr. p. 199 II; 7; 409). La femme n'est pas, en effet, appelée, comme l'homme, à une action collective, à un travail social. Psychologiquement, un homme a besoin d'autres hommes, alors que la femme ne recherche pas une autre femme, a tendance même à l'exclure. Comme amante, fiancée, épouse, maîtresse de maison, la femme est isolée, est seule et désire demeurer seule, "chaque femme exclut l'autre, sa nature l'exige" (Jede Frau schliesst die andre aus, ihrer Natur nach"). Charlotte ne partage pas ce point de vue du professeur et souhaite au contraire que les femmes s'unissent, pour faire valoir leurs droits et ne pas accorder aux hommes de trop grands avantages. Attitude déjà féministe avant le temps.

Le professeur félicite Odile d'orienter ses élèves vers ce qui est immédiatement utile, exigeant qu'elles soient propres, ce qui les amène à faire cas d'elles-mêmes (auf sich selbst zu halten p. 410) C'est avec raison qu'on leur faisait exécuter leurs tâches avec "entrain et conscience" (mit Munterkeit und Selbstgefühl). Pour lui, il faudrait peu de mots pour exposer tout un système d'éducation. Le but de tout enseignement est simple : "Que l'on élève les garçons pour en faire des serviteurs, et les filles pour qu'elles soient des mères, et tout ira bien" ("Man erziehe die Knaben zu Dienern und die Mädchen zu Mütterne, so wird es überall wohlstehn"). Certes, alors que les filles s'attardent volontiers à être maîtresses de maison et mères, les jeunes gens entrent dans la vie avec l'illusion de jouer des rôles de maîtres, aussi leur dissimulera-t-on la réalité, et la vie les contraindra, bon gré, mal gré, à devenir des "serviteurs" dans la société. Une telle conception, si elle a le mérite de

maintenir l'ordre social, nous paraît singulièrement rétrograde et en opposition avec les idées exposées par Goethe dans le Wilhelm Meister lorsqu'il veut adapter la pédagogie au changement inévitable de la société contemporaine.

L'entrée dans la vie active sera moins pénible à la jeune fille qu'au garçon car elle se sera initiée à ses tâches futures en jouant à la poupée, en lui cousant des vêtements, en gardant ses frères et soeurs plus jeunes, en participant aux travaux domestiques, en aidant la mère de famille. Ainsi préparée, "la jeune fille trouvera chez son époux ce qu'elle a laissé chez ses parents" tr. p. 200 ("ein solches Mädchen findet bei ihrem Gatten, was sie bei ihren Eltern verliess" II; 7 ; 411). On retrouve ici encore ce même souci de continuité sans heurt d'une génération à l'autre. Il en est du moins ainsi dans les classes populaires et moyennes, en ce qui concerne l'éducation des filles.

Mais le cas des jeunes filles des classes cultivées (gebildete Stände) est différent. On ne saurait se contenter de former la mère de famille uniquement compétente dans les travaux ménagers. Il faut ici prendre en considération, le professeur le reconnaît, des rapports plus élevés, plus délicats, plus subtils et surtout des rapports sociaux. Il y aura lieu de façonner les élèves pour le monde extérieur. (tr. p. 200-201). Un danger existe alors, ce nouvel aspect de l'éducation risque de devenir prépondérant au détriment de l'autre et l'on peut se demander si cela n'a pas été le cas de Lucienne, devenue femme du monde beaucoup plus que maîtresse de maison. Il y a donc un risque certain car, en songeant à former les enfants pour un cercle plus vaste, on les pousse facilement dans l'illimité (ins Grenzenlose) et l'on perd ainsi de vue ce qu'exige en fait leur nature intérieure. Tel est le difficile problème qui se pose aux éducateurs et dont la solution est plus ou moins heureuse.

Dans les pensions, on enseigne beaucoup de choses mais l'expérience montre que fort peu de ces acquisitions seront utiles ultérieurement aux élèves. Une grande partie de

l'acquit sera abandonné, oublié dès que la jeune femme sera maîtresse de maison et mère de famille. Il faudra donc insister sur l'enseignement de base qui sera avant tout, voire exclusivement, pratique, on enseignera aux élèves "uniquement les connaissances dont elles ont besoin quand elles entrent dans le champ de leur activité et de leur indépendance" tr. 201.. (was sie bedürfen, wenn sie in das Feld eigener Tätigkeit und Selständigkeit hinüberschreiten") Il n'est nullement question de parfaire une culture générale mais de se limiter aux arts ménagers et à la puériculture. Tel sera l'objectif pédagogique de la pension dès que le professeur en aura reçu la direction. A nouveau l'idéal proposé est voisin de celui des "Femmes Savantes" de Molière. C'est à la vie, aux expériences, qu'il appartiendra de compléter la formation de la jeune femme car l'éducation est permanente et chaque année la complète et l'étend, au gré des circonstances.

Rousseau soutenait déjà un point de vue identique, affirmant que la femme est et restera assujettie à l'homme, exigeant d'elle douceur, esprit de sacrifice "pour supporter les torts d'un mari sans se plaindre" (Emile V) Certes, l'homme ne se contente pas d'avoir une bonne ménagère et souhaite qu'elle ait en plus quelques connaissances mais il est inutile que celles-ci soient approfondies. Les femmes ne sauraient être élevées dans l'ignorance de toute chose et bornées aux seules fonctions du ménage car elles ne sont pas la servante de leur mari et si la nature leur a donné un esprit agréable et délié, c'est pour qu'elles pensent, jugent, aiment, cultivent leur esprit comme leur figure. Mais Rousseau conclut sur une phrase malgré tout ambiguë : "Elles doivent apprendre beaucoup de choses mais seulement celles qu'il leur convient de savoir (Emile 454). Goethe va plus loin en séparant nettement les filles du peuple de celles de l'aristocratie et en prévoyant deux modes de formation différents pour maintenir le statut de la société.

La présence du professeur semble avoir stimulé le penchant pédagogique d'Odile et nous trouvons des réflexions intéressantes sur l'éducation dans le journal quotidien qu'elle tient à cette époque. En ce qui concerne les sciences naturelles, discipline à laquelle Goethe attachait une grande importance, les réflexions de Jarro sur la géologie et l'intérêt de Makarie pour cette science en témoignent. Odile, suivant les préceptes de son maître, souligne qu'il y a lieu de se borner à la nature qui nous entoure. "Nous ne devrions connaître que ce qui vit dans notre voisinage immédiat. ("Wir sollten nichts kennen, als was uns unmittelbar lebendig, umgibt. II; 7). Car nous n'avons des rapports réels qu'avec le milieu dans lequel nous vivons : arbres, fruits, oiseaux. Les créatures étrangères, arrachées à leur milieu, reproduisent sur nous une "certaine impression d'angoisse". Certes, le naturaliste devra étudier les animaux et les plantes exotiques mais il les découvre dans leur milieu avec l'environnement qui leur est naturel, comme l'a fait Humboldt. Odile, à la différence de Makarie, ne voit pas l'intérêt des cabinets de sciences naturelles, qui ne présentent que des objets morts, coupés de tout milieu. Elle compare un tel cabinet d'histoire naturelle à un tombeau égyptien, où les diverses idoles, animaux ou plantes, se dressent embaumés. On peut admettre qu'une caste sacerdotale s'occupe d'elles dans une pénombre mystérieuse, mais aucune de ces choses ne devra passer dans l'enseignement général, d'autant plus qu'elle pourrait bien en faire écarter d'autres, qui sont plus proches et plus estimables. Goethe fait reprendre par Odile les idées de Rousseau : "Vos philosophes de ruelle, écrit-il, dans *Emile*(V) étudient l'histoire naturelle dans des cabinets, ils ont des colifichets, ils savent des noms, et n'ont aucune idée de la nature : mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des rois ; ce cabinet est la terre entière".

Qu'elles soient enseignées "en cabinet" ou "dans la nature", les sciences naturelles ne seront jamais qu'une discipline secondaire. Les longues classifications de produits de la nature avec leurs formes et leurs noms ne vaudront jamais une bonne action, un bon poème "car l'étude véritable

de l'Humanité, c'est l'homme" "das eigentliche Studium der Menschheit ist der Mensch" p. 417. Conception humaniste et idéaliste de la culture qui voit en l'homme la réalisation suprême, le but de toute aspiration car "la forme humaine porte en elle l'image la plus achevée, l'image unique de la Divinité" tr. p. 206 ("... dass das Menschengebild am vorzüglichsten und einzigsten das Gleichnis der Gottheit an sich trägt" p. 417).

Il y aura lieu de revenir sur cette conception pyramidale des connaissances allant des sciences de la terre, des minéraux à l'homme en passant par les végétaux et les animaux. Elle fait de l'homme l'aboutissement de la création. C'est par là que Goethe aura une influence directe sur la philosophie et sur la pédagogie de Steiner quelques décennies plus tard.

X

X X

Malgré ces indications pédagogiques et les nombreuses réflexions sur l'éducation contenues dans le roman, il est difficile de voir dans les Affinités Electives un "Erziehungsroman" au même titre que le Wilhelm Meister. Certes, ici aussi, les héros sont conduits au renoncement mais pour obéir à la loi morale ; ils renoncent au bonheur pour respecter les liens du mariage. Ce n'est plus une limitation volontaire, destinée à éviter l'éparpillement de la personnalité, et à augmenter sa rentabilité sur le plan économique et social. On ne peut prétendre qu'il y ait chez les héros des "Affinités Electives" réelle éducation, formation intellectuelle, évolution vers un idéal, il y a seulement résignation douloureuse et obéissance à la loi morale et sociale à la fois. En dehors de cette soumission qui lui sera fatale, aucun personnage ne cherche à augmenter son utilité dans la société.

.../...

Toutefois, dans la mesure où ce roman a été qualifié d'Anti-Werther et s'il célèbre le triomphe de la Loi, il peut être considéré comme pédagogique, tout au moins comme éducatif puisqu'il rappelle à l'individu ses limites, son importance toute relative, lui signifient qu'il n'est rien en face de la société. Position entièrement négative, restée en deçà des directives exposées dans le Wilhelm Meister, où l'individu s'insérait dans la société et où celle-ci lui enseignait le rôle limité, mais par là réellement utile, qui devait être le sien. Les héros des Affinités électives appartiennent encore à cette classe d'oisifs, à cette noblesse ancien style, présentée dans Les Années d'Apprentissage, mais qui sera progressivement remplacée par une nouvelle élite en formation dans Les Années de Voyage.

Après avoir étudié l'éducation reçue par Goethe, son autoéducation, l'aspect pédagogique de ses trois principaux romans, il y a lieu maintenant de rassembler en un même chapitre, toutes les remarques et idées pédagogiques de Goethe pour rechercher si celles-ci constituent un ensemble cohérent et original permettant de le classer parmi les pédagogues.

- - - - -